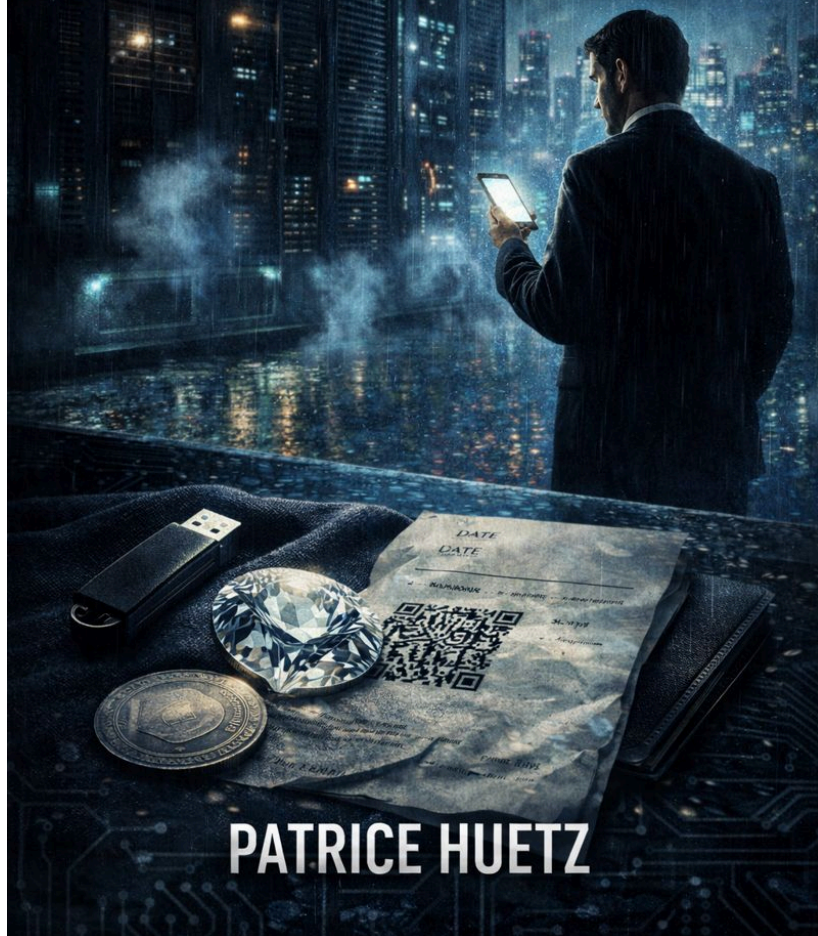


CRYPTO

QUAND TOUT EST LIQUIDE, TOUT SE VEND.



PATRICE HUETZ

Les Conquérants du
Pognon — Fortune
Cryptée

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Partie 2 : La Ferme de l'Arctique

Avant de partir, il convoqua Marcus Stern pour une vidéoconférence sécurisée.

Le vieux banquier suisse apparut sur l'écran – soixante-dix ans passés, costume trois-pièces impeccable même à six heures du matin, le visage impassible qu'il avait perfectionné en cinquante ans de finance.

« M. Kane. Que puis-je faire pour vous ? »

« Liquidez cinquante millions de dollars. Cash. Répartissez-les sur dix comptes différents – îles Vierges britanniques, Panama, Seychelles, Hong Kong, Singapour. Aucune trace vers moi. Aucun document qui porte mon nom. »

Stern ne cilla pas. En trente ans de collaboration, il avait exécuté des demandes bien plus étranges.

« Puis-je savoir à quoi servira cette somme ? »

Victor hésita. Comment expliquer à un banquier suisse de la vieille école qu'il s'apprêtait à investir dans une monnaie qui pourrait rendre son métier obsolète ?

« À acheter le futur. »

Le vieux banquier hocha la tête. Il avait appris depuis longtemps à ne pas questionner les intuitions de Victor Kane. Elles l'avaient rendu milliardaire. Elles avaient fait de Stern lui-même un homme très riche.

« Les fonds seront disponibles dans quarante-huit heures. »
« Vingt-quatre. »
« Vingt-quatre heures, M. Kane. »

L'avion décolla de Singapour à 11h00.

Un Gulfstream G650 – le jet privé le plus rapide du marché, 66 millions de dollars, capable de faire Singapour-Reykjavik sans escale. Victor s'installa dans le fauteuil en cuir crème, accepta une coupe de Dom Pérignon 2002 des mains de l'hôtesse, et regarda par le hublot les nuages qui défilaient, blancs et indifférents, au-dessus de l'océan Indien.

Dans sa poche, une clé USB contenant le whitepaper de Satoshi Nakamoto. Dans sa tête, des calculs qui s'enchaînaient.

Si cette technologie fonctionnait – vraiment fonctionnait – les implications étaient vertigineuses.

Pas seulement pour le blanchiment d'argent. Pour tout. Les transferts internationaux – plus besoin de SWIFT, de correspondants bancaires, de délais de trois jours. Le commerce – des paiements instantanés entre n'importe quels points du globe. L'évasion fiscale – des fortunes entières dissimulées dans des chaînes de caractères. Le financement de révolutions – de l'argent intraçable pour renverser des régimes. Le contournement des sanctions – la Corée du Nord, l'Iran, la Russie pourraient commercer librement.

Une monnaie mondiale, libre, intraçable.

Les banques centrales deviendraient obsolètes. Les gouvernements perdraient leur monopole sur la création monétaire. Le système financier mondial – cette architecture vieille de trois siècles – serait ébranlé jusqu'aux fondations.

Et Victor Kane serait là, au cœur du seisme.

Au premier rang des architectes du chaos.

Il s'endormit quelque part au-dessus du Kazakhstan, bercé par le ronronnement des moteurs.

Dans son rêve, il voyait des colonnes de chiffres défilier dans le vide – des zéros et des uns, infinis, hypnotiques, formant des motifs qu’il ne comprenait pas mais qui semblaient porteurs de sens. L’argent n’était plus du papier, plus de l’or, plus même des électrons dans un serveur bancaire.

L’argent était devenu pure information.

Et celui qui contrôlait l’information contrôlait le monde.

Quand l’avion atterrit à Reykjavik, il faisait nuit noire.

Deux degrés au-dessous de zéro. Un vent glacial soufflait depuis l’Arctique, charriant des flocons de neige qui fondaient en touchant le tarmac mouillé. Victor serra son manteau en cachemire autour de ses épaules – un Loro Piana à douze mille dollars, doublé de vison, parfaitement inadapté au climat islandais mais qu’il portait par principe : ne jamais s’habiller pour le lieu où l’on va, mais pour l’homme qu’on est.

Le terminal de Keflavik était presque désert à cette heure – quelques touristes fatigués, des businessmen islandais en costume sombre, le personnel de nettoyage qui poussait des serpillières sur le sol immaculé.

Une silhouette l’attendait près d’un 4x4 Land Rover noir, moteur tournant.

Natasha.

Elle avait vieilli, bien sûr. Les quarante ans passés. Ses cheveux blonds avaient foncé – où peut-être les teignait-elle maintenant –, coupés court dans un style presque militaire. Des rides aux coins des yeux, aux commissures des lèvres. Mais son regard – ce regard d’acier qui pouvait pirater un système bancaire aussi facilement qu’un cœur d’homme – n’avait pas changé.

Elle portait une parka noire, des bottes fourrées, un bonnet de laine qui lui donnait un air presque ordinaire. Presque.

« Tu as pris ton temps, » dit-elle en guise de salut.

« Dix-huit heures de vol. J'avais des affaires à régler avant de partir. »

« Tu as toujours des affaires à régler, Victor. C'est ta malédiction. » Elle ouvrit la portière passager. « Monte. On a de la route. »

La route vers le sud de l'île traversait un paysage d'une beauté terrifiante.

Des champs de lave noire, solidifiée depuis des millénaires, couverts de mousse vert fluo qui brillait sous les phares. Des colonnes de vapeur jaillissant du sol à intervalles réguliers – les geysers qui avaient donné leur nom au phénomène. Des montagnes enneigées qui se découpaient contre un ciel d'un noir d'encre, illuminé par une lune presque pleine.

Aucune lumière humaine à des kilomètres. Aucun signe de civilisation. Juste la route, le vent, et cette impression d'être sur une autre planète.

« Pourquoi l'Islande ? » demanda Victor. « Vraiment. Pas la version officielle – la vraie raison. »

Natasha garda les yeux sur la route.

« L'électricité, je te l'ai dit. Pour miner du Bitcoin, il faut des ordinateurs – beaucoup d'ordinateurs. Et ces ordinateurs consomment énormément d'électricité. En Islande, l'énergie est presque gratuite. Géothermique, hydroélectrique. Les Islandais produisent cinq fois plus qu'ils ne consomment. »

« Et ? »

« Et c'est un pays stable. Pas de guerres, pas de coups d'État, pas de corruption majeure. Une démocratie qui fonctionne, un système juridique fiable, des infrastructures de premier ordre. »

« Et ? »

Natasha sourit.

« Et c'est l'endroit parfait pour disparaître. 330 000 habitants, moins qu'un quartier de Singapour. Pas de surveillance de masse, pas

de caméras à chaque coin de rue. Ici, on peut travailler tranquille. »

Ils arrivèrent devant un hangar métallique perdu au milieu de nulle part, à quarante kilomètres de Reykjavik.

Aucune enseigne. Aucun panneau. Juste un bâtiment rectangulaire en tôle ondulée, d'environ deux mille mètres carrés, avec une cheminée qui crachait de la vapeur dans la nuit glaciale.

Natasha tapa un code sur un clavier numérique. La porte coulissa.

À l'intérieur, Victor découvrit un spectacle qu'il n'oublierait jamais.

Des rangées et des rangées d'ordinateurs. Des centaines de machines – non, des milliers – alignées sur des étagères métalliques, bourdonnant dans une semi-obscurité percée de diodes clignotantes. Des kilomètres de câbles couraient au sol, sur les murs, au plafond. Des ventilateurs géants brassaient l'air, créant un courant glacial qui maintenait les processeurs à température.

Le bruit était assourdissant – un ronronnement grave, constant, comme le souffle d'une bête énorme.

« Bienvenue dans ma ferme de minage, » dit Natasha avec une fierté non dissimulée. « Mille deux cents machines. Quatre mégawatts de consommation. »

Victor s'avança entre les rangées, touchant du bout des doigts les boîtiers métalliques qui vibraient de chaleur.

« Et ça produit quoi ? »

« Environ 200 Bitcoins par jour. Plus maintenant – la difficulté a augmenté. Mais au début, c'était presque trop facile. »

« 200 Bitcoins. Qui valent... ? »

« Rien. Un centime pièce, peut-être moins. Le premier échange Bitcoin vient à peine d'ouvrir. Personne n'en veut. Personne n'y croit. »

Victor fit le calcul. Mille deux cents machines. Quatre mégawatts. Des millions investis en matériel et en infrastructure.

Pour produire deux dollars par jour.

« Mais tu y crois, » dit-il. Ce n'était pas une question.

« J'y crois. »

« Pourquoi ? »

Natasha le rejoignit au milieu de l'allée, les lumières des diodes dansant sur son visage.

« Parce que j'ai lu le code. Pas juste le whitepaper – le code source, les algorithmes, l'architecture. C'est du génie, Victor. Pas du génie humain ordinaire. Quelque chose de plus. Qui que soit Satoshi Nakamoto, il a créé quelque chose de parfait. Une machine économique qui fonctionne sans intervention humaine, sans autorité centrale, sans point de défaillance. »

Elle s'approcha de lui. Si près qu'il pouvait sentir son parfum – quelque chose de frais, de nordique, qui avait remplacé le Chanel N°5 qu'elle portait autrefois.

« Pourquoi m'avoir contacté ? » demanda Victor. « Après Macao. Après ce que tu m'as fait. Tu n'as pas besoin de mon argent. Tu pouvais faire ça toute seule. »

« Parce que miner, c'est une chose. Construire un empire, c'en est une autre. » Leurs regards se croisèrent. « Et personne – personne au monde, Victor – ne construit d'empires mieux que toi. »

Ils négocièrent jusqu'à l'aube.

Dans un bureau improvisé au fond du hangar – quelques meubles IKEA, un ordinateur portable, une cafetière qui crachait un café imbuvable –, Victor et Natasha dessinèrent les contours de leur partenariat.

« Cinquante millions pour commencer, » proposa-t-elle. « Je monte dix fermes supplémentaires en Islande et en Norvège. Dans un an, on possède 5% de tous les Bitcoins en circulation. »

« 5% de rien, c'est toujours rien. »

« 5% de tout, si ça décolle. »

« Et si ça ne décolle pas ? Si cette technologie disparaît aussi vite qu'elle est apparue ? »

Natasha sourit – ce sourire qu'il connaissait si bien, celui qui précédait toujours ses coups les plus audacieux.

« Alors tu auras perdu cinquante millions de dollars. C'est le prix d'un yacht pour toi, Victor. Le prix d'un tableau pour ta collection. Le prix d'une mauvaise nuit au casino. »

Victor rit. Un vrai rire, pas le rire de politesse qu'il réservait aux idiots qui pensaient l'impressionner.

Elle avait raison. Cinquante millions, c'était de l'argent de poche. Un pari. Le genre de pari qu'il avait fait toute sa vie – à Dubaï avec les champs pétroliers, à Monte-Carlo avec les casinos, à Taïwan avec les semi-conducteurs.

Et il n'avait jamais regretté de parier gros.

« Cinquante millions, » dit-il. « 60% pour moi, 40% pour toi. »

« 55-45. Je fais tout le travail. »

« 57-43. Final offer. »

Natasha le dévisagea un long moment. Puis elle tendit la main.

« Deal. »

Cette nuit-là, dans un hôtel de Reykjavik aux murs couverts de bois clair et de photographies de glaciers, Victor ne dormit pas.

Il resta assis devant la fenêtre de sa suite – 800 euros la nuit, une misère comparée à ses standards habituels –, regardant les aurores boréales danser dans le ciel arctique. Des voiles de lumière verte et violette qui ondulaient comme des fantômes, comme des rideaux de soie cosmique. Un spectacle que l'argent ne pouvait pas acheter – l'un des rares.

Il pensait à tout ce qu'il avait construit au cours de sa vie. Les puits de pétrole de Dubaï, arrachés à des émirs qui avaient cru pouvoir l'écraser. Les casinos de Macao, conquis sur des triades qui avaient juré sa mort. Les usines de semi-conducteurs de Taïwan,